



45^e édition

SHEILA HICKS

Apprentissages

Musée Carnavalet / Histoire de Paris – Du 13 septembre au 2 octobre 2016
Galerie kreò / Vitrites Sheila Hicks – Du 15 octobre au 17 décembre 2016
Nanterre-Amandiers / centre dramatique national – Du 9 au 17 décembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

21 ARTICLES

Le Supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

Le Supplément du Monde – Mardi 6 septembre 2016 (couverture et article)

Le Figaroscope – Mercredi 7 septembre 2016

Io Gazette – Jeudi 15 septembre 2016 (3 articles)

Le Journal du Dimanche – Dimanche 18 septembre 2016

Elle Décoration – Octobre 2016

Paris Diary by Laure.com – Mardi 20 septembre 2016

Télérama Sortir – Du 21 au 27 septembre 2016

Libération – Lundi 26 septembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 28 septembre au 4 octobre 2016

Le Figaroscope – Mercredi 28 septembre 2016

Elle – Vendredi 7 octobre 2016

Les Inrockuptibles – Du 12 au 18 octobre 2016

L'œil – Novembre 2016

Beaux Arts Magazine – Novembre 2016

Esprit – Décembre 2016

AD Magazine.fr – Lundi 12 décembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

arts plastiques

corde sensible

L'Américaine **Sheila Hicks** n'a cessé de tisser son œuvre à base de fils, cordages, toiles et ballots depuis les années 1960. Aujourd'hui, elle enchante Paris avec son cocon de couleurs.



Cristina Zanetti

Le dernier journaliste à s'aventurer dans l'atelier de Sheila Hicks s'est retrouvé à faire du tissage", nous prévient Clément Dirié, commissaire d'Apprentissages.

La courette arborée derrière l'Odéon aura vu passer Francis Bacon ou Balthus. Depuis trente-cinq ans, Sheila Hicks en a fait le centre d'une œuvre tentaculaire à la croisée des arts décoratifs et de l'art contemporain. S'y alignent les bobines de fils et les échantillons de matière, mais aussi des œuvres déjà aperçues à Paris. Au Palais de Tokyo, qui lui ouvrit son espace central, à sa galerie parisienne Frank Elbaz, ou encore lors de *Decorum*, l'imposant panorama que consacra le musée d'Art moderne aux arts textiles – tout ça au cours de la seule année 2014.

Née en 1934 à Hastings, Nebraska, Sheila Hicks se forme à la Yale University auprès de Josef Albers et de George Kubler. L'histoire de l'art retient le premier comme le maître du Bauhaus, tandis que le second fut l'un des plus éminents spécialistes de l'art précolombien. Pour leur élève, ce sera l'entrecroisement des deux qui la propulsera sur le devant de la scène. Lorsqu'on lui parle du formidable

"tout le monde me parle d'art textile, mais ça n'a pas de sens. Pas plus que de parler d'art peinture, d'art sculpture ou d'art photographie"

engouement actuel de l'art contemporain pour son travail, elle rétorque : *"Tout le monde me parle d'art textile, mais ça n'a pas de sens. Pas plus que de parler d'art peinture, d'art sculpture ou d'art photographie."* Car le textile, par la spontanéité et le bonheur physique qu'il induit, doit avant tout être conçu comme un catalyseur de rencontres. La meilleure manière de comprendre la démarche, c'est alors de sentir soi-même entre ses doigts les fibres textiles – laine, corde, soie, coton ou lin – auxquelles elle a dédié sa vie.

Au Festival d'Automne, son intervention (*"pas une exposition"*, se hâte-t-elle de préciser) relève également de cette idée, sortant du cube

blanc pour s'en aller explorer une ville : Paris, sa terre d'élection depuis 1964. Au musée Carnavalet d'abord, où elle interviendra dans la cour, une évidence pour elle *"parce qu'il est imprégné d'Histoire, gratuit, accueillant et constitue un espace à la fois public et intime"*. Lors d'un parcours de vitrines ensuite, avant d'aller se frotter à un espace diamétralement opposé : Nanterre. Et plus précisément Nanterre-Amandiers, son centre dramatique national, où elle investira l'atelier décor, un *"lieu vivant où le matériel de scène sera encore présent"*. Permettant, pour qui accepte de suivre le fil d'Ariane déroulé avec malice par l'octogénaire, de faire l'expérience des coulisses dérobées. Ou tout simplement de raviver l'éclat du monde alentour. **Ingrid Luquet-Gad**

Apprentissages

installation (gratuite) Sheila Hicks, du 13 septembre au 2 octobre au musée Carnavalet, Paris 3^e, tél. 01.44.59.58.58, www.carnavalet.paris.fr ; à partir du 14 octobre dans les vitrines parisiennes ; du 9 au 17 décembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, tél. 01.46.14.70.00, www.nanterre-amandiers.com
Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

Le Monde

DU 7 SEPTEMBRE
AU 31 DÉCEMBRE,
DANS 47 LIEUX
À PARIS ET EN
ÎLE-DE-FRANCE

Festival d'automne



Détail de
l'installation
« Paris s'éveille »
1990,
de Sheila Hicks,
à Ivry-sur-Seine.
courtoisie LaScaju
Photo C. P. ARTU

Le grand débordement

Cette 45^e édition, qui mêle comme jamais les disciplines, les registres et les durées, prolifère dans toute l'Île-de-France

Le Festival d'automne commence en été et finit en hiver. Mais il n'y a pas que sur les saisons que cette bête à mille têtes s'étale et s'étend. Du 7 septembre au 31 décembre, vous la verrez mordre, courir, prospérer à tout-va. La manifestation pluridisciplinaire se sent de plus en plus à l'étroit dans les salles de spectacle de la ville qui l'a vue naître, Paris. Alors, pour sa 45^e édition, elle gambadera comme jamais dans toute l'Île-de-France, allant et

venant de Beauvais à Nogent-sur-Marne, investissant des lieux improbables – églises, musées, écoles, vitrines de magasin, anciennes usines... –, faisant craquer grande et petite ceintures : intra ou extramuros, même combat.

Cet élan traverse, avec le même allant, les formes artistiques proposées. Performances de quelques minutes cousinèrent avec des spectacles-marathons, explosant les compteurs ; des maîtres de renom, qui ont affiné leur discipline jusqu'à l'épure,

partageront l'affiche avec d'intrépides brouilleurs de pistes, dont les bâtardises promettent d'être hardies, ardentes, voire ardues.

À l'image des tissages colorés de l'artiste plasticienne américaine Sheila Hicks, qui proliféreront aux quatre coins de la capitale, on se laissera donc balancer de spectacle en spectacle, comme de liane en liane, avec pour fils rouges les trois « portraits » que consacre le Festival au metteur en scène polonais Krystian Lupa, à la chorégraphe

américaine Lucinda Childs et au compositeur basque Ramon Lazkano.

Autre grand homme de théâtre, Claude Régy nous rappelle, dans le bel entretien qu'il nous a accordé, combien les mots aident à « saisir l'insaisissable » et à franchir « les frontières ultimes de l'esprit ». C'est à ce genre de débords qu'invite le Festival d'automne : qu'il est doux de sortir lorsque la rentrée regorge, ainsi, de portes dérobées. ■

AURELIANO TONET

Paris sous Hicks

L'artiste américaine Sheila Hicks, parisienne d'adoption, présente ses « Apprentissages » – ou l'art de tisser

Sheila Hicks aime le lundi matin. C'est « *Monday morning* » et, à chaque fois, un nouveau cycle commence pour l'artiste américaine. La tisseuse de 82 ans se remet à son métier, comme elle le fait depuis les années 1950. On est hors du temps. Un regard par la fenêtre de son atelier, ce lundi 29 août, et elle voit que le soleil a fini par se lever : la cour pavée baigne dans une belle lumière, à deux pas du métro Odéon, dans le 6^e arrondissement de Paris. Il va falloir moduler l'éclairage... Sheila Hicks observe au plafond les douze carrés de néons, de deux teintes différentes : le gris froid couleur de lune et le jaune miel couleur du beau temps, évidemment.

La plasticienne travaille la luminosité, puis inspecte sa toile tendue de fils rouges, qui n'est pas terminée. Il faut lui trouver un titre, et « Sheila » aime les jeux de mots : « *Cette œuvre s'intitulera peut-être Monday Morning. Ou bien Monday Mourning, avec un "u", et l'expression prend un tout autre sens : c'est le deuil du lundi. Dans de nombreux pays en guerre, le lundi, c'est aussi le jour où l'on compte les morts* », souligne-t-elle, en joignant le geste à la parole. Elle tend son télé-

phone portable pour montrer les derniers bombardements à Daraya, la ville symbole de la révolte syrienne, récemment reprise par les autorités.

Pop-up

Mais son actualité, c'est Paris, ville endeuillée après les deux attentats de 2015. Sheila Hicks y vit depuis 1964, mais paradoxalement le public français la connaît peu. Elle va égayé la capitale, cet automne, avec ses installations colorées au Musée Carnavalet (du

13 septembre au 2 octobre), puis dans des vitrines parisiennes (à partir du 14 octobre) et, enfin, dans l'atelier décors du Théâtre Nanterre-Amandiers (du 9 au 13 décembre). Ça va fleurir de partout : l'exposition « Apprentissages » sera « *comme un pop-up* », dit-elle.

Toute la matière est dans l'atelier. Le mur d'étagères de bobines est déjà un tableau. Des fils de coton, de lin, d'acrylique ou de soie qui attendent d'être transformés... Du bleu, du vert, du rouge, du rose, de l'orangé... « Sheila » apporte une touche supplémentaire avec sa robe indigo, ample et minimaliste, et ses cheveux blancs comme neige. Ses œuvres tissées, tressées, cousues ou déconstruites, miniatures ou monumentales, ont été exposées en 2014 au Palais de Tokyo, ainsi qu'à la galerie Saint-Bon, à Paris, ou encore au Consortium, à Dijon. Des coussins dans lesquels les visiteurs peuvent se blottir, des tapis muraux, des cascades de lianes multicolores qui ressemblent à des dreadlocks...

Clément Diré, le jeune éditeur et commissaire d'exposition qui suit son travail, situe son œuvre « *à la croisée des arts appliqués et de la sculpture* ». Depuis cinq ou six ans, il note dans l'art contemporain « *un regain d'intérêt pour les objets non finis* », comme le tissage ou le travail de la terre glaise. « *Et si on mettait du jaune, maintenant ?* » Il faut avancer le *Monday Morning*, ou *Mourning*.

A son âge, Sheila Hicks ne monte plus sur l'échelle pour attraper la bobine. Ses trois collaboratrices, Eva, Anna et Hitomi, l'agrafeuse à la main, « installent » le fil ocre qui traverse la toile comme une éclaircie. L'ambiance est calme, et douce. L'atelier est leur maison, leur boîte à couture. Les quatre femmes en sortent peu. Prennent leurs repas sur la table de travail en bois. Et discutent, de tout et de rien. Comment Sheila s'est-elle mise à tisser ? Sa réponse nous sidère : « *Je n'ai pas eu le choix* », dit-elle.

Née en 1934 à Hastings, dans le Nebraska, Sheila Hicks a grandi avec une paire de ciseaux et des habits à rapiécer, à l'époque de la Grande Dépression. « *Je viens d'une famille de pionniers. Mon grand-père maternel était une sorte de patriarche. Quand tu n'as rien, tu fabriques. Tous ensemble, on allait voir les vêtements au magasin du coin. Et le clan tirait cette conclusion : c'est trop cher, on peut le faire nous-mêmes.* » Sheila Hicks ajoute : « *Je me suis construite intuitivement : cerveau, main, œil.* »

L'adolescente était douée pour le tissage. Après son baccalauréat, elle devait entrer dans « *une école de filles* ». « *Autant dire le couvent...* » C'est lors d'une journée « portes ouvertes » que la jeune Sheila, avec son visage à la Frida Kahlo, repère le directeur de l'université d'art de Syracuse, « *beau comme Cary Grant* ». « *Il n'avait aucun candidat ! Tout le monde voulait étudier l'art à Yale* », se souvient Sheila Hicks. La voici donc à Syracuse, puis à Yale, « *où aucune femme ne pouvait enseigner* ». Elle devient l'élève de Josef Albers, le peintre qui fut maître au Bauhaus, de 1923 à 1933. Considéré comme un précurseur de l'art optique (l'op art, dans les années 1960), il lui a transmis la passion des couleurs. Après ses études, elle voyage au Venezuela, en Colom-

bie, au Pérou, au Chili, séjourne au Mexique, puis s'installe à Paris avec son mari, en 1964, non loin de la rue Dauphine, déjà dans le 6^e arrondissement. Dans le quartier, des amis réparateurs de matelas lui offrent gentiment un coin pour tisser « *à côté du chauffage* ». C'est aussi à cette époque qu'elle se lie d'amitié avec Monique Lévi-Strauss, la compagne du célèbre anthropologue, lors d'un dîner avec des amis sud-américains.

De cette époque, elle a gardé un cadre à tisser, avec lequel elle continue de fabriquer des pièces de petite taille, aux noms insolites. Entre le *He and She* (« Il et elle », 1965), une pièce rouge réversible (23 cm x 12,5 cm), et l'œuvre intitulée *Elle a de la veine* (2005), aux teintes violacées, il s'est écoulé cinquante ans... Le MoMA de New York lui a acheté sa première œuvre en 1959 – *Blue Letter*. Le musée de sa région natale, le Joslyn Art Museum d'Omaha (Nebraska), vient de lui consacrer une rétrospective, du 5 juin au 4 septembre. Et Sheila évoque encore des projets pour 2017, 2018...

« Je viens d'une famille de pionniers. Quand tu n'as rien, tu fabriques. Tous ensemble, on allait voir les vêtements au magasin du coin. Et le clan tirait cette conclusion : c'est trop cher, on peut le faire nous-mêmes »

SHEILA HICKS
artiste plasticienne

Sa démarche n'a rien de féministe, disent ses proches, mais, à sa façon, Sheila Hicks est une pionnière. Est-ce par plaisir, ou pour avoir son indépendance financière ? Elle ne s'est pas interdite de réaliser des commandes pour Air France (l'intérieur du Boeing 747) ou pour Knoll : en 1964, elle a signé un motif de type précolombien, devenu un best-seller. Elle dit qu'elle aime « *chercher des solutions concrètes* » avec des designers ou des architectes. Jusqu'au 25 octobre, elle présente une installation dans le cadre de la deuxième triennale de la Fiber Art (l'art de la fibre) à Hangzhou, en Chine. « *La cérémonie d'ouverture du G20, début septembre, a lieu dans mon décor acidulé* », sourit la plasticienne. Sa folie douce va-t-elle infuser dans le cerveau des économistes ?

Sheila Hicks ouvre grands les tiroirs : tout l'inspire, le quotidien, les petites choses de la vie qu'elle note ou dessine dans son journal, depuis 1957. Et le temps qui file. Quand elle nous raccompagne dans la cour, la vieille dame se penche sur les fleurs, et s'enthousiasme subitement pour une feuille tout en longueur, d'un vert veiné de blanc. Tiens, voilà sans doute une idée pour finir ce *Monday Mo(u)rning*. ■

CLARISSE FABRE



Installation « Baôli » (2014), de Sheila Hicks, au Palais de Tokyo, à Paris. COURTESY DE L'ARTISTE/PHOTO: AURÉLIEN MOLE

■ **L'ART CONTEMPORAIN AUX AMANDIERS.** Le Théâtre Nanterre-Amandiers fait une part belle à l'art contemporain l'hiver prochain avec les quatre projets : *Fever Room* du réalisateur thaïlandais Apichatpong Weerasethakul avec le Festival d'automne à Paris (du 5 au 13 novembre, deux représentations par jour) ; *Apprentissages* de l'artiste Sheila Hicks, toujours avec le Festival d'automne à Paris (du vendredi 9 au samedi 17 décembre) ; puis *It's a Golden Sun and an Elderly Grey Moon* de la plasticienne Ulla Von Brandenburg et *Visite d'Atelier (La Fille du collectionneur)* de l'artiste Théo Mercier en janvier 2017.

7, av. Pablo-Picasso, Nanterre (92).

APPRENTISSAGES

EXPOSITION / SHEILA HICKS
MUSÉE CARNAVALET

« En 1964, Sheila Hicks choisit de s'installer à Paris pour fonder son atelier qui devient alors le centre d'une œuvre ouverte, où fils et textiles donnent forme à un "langage international" tactile, sensible et immédiat. »

RÉCRÉATION

— par Johanna Pernot —

C'est une histoire de fil, de textures, de langages – autant dire de tissus. Avec ses jeux magiques de pelotes et de couleurs, l'exposition « Apprentissages » renoue avec le langage le plus ancien – le fil à la croisée des chemins, entre nature et culture. Car qu'apprend-on, dans cet apprentissage ? Pas seulement l'art du tissage, qui se déroule sous toutes ses coutures, du fil à la balle, de la balle aux tissus, dans la bien nommée cour des Marchands-Drapiers. Mais aussi que le fil est une langue végétale : qui répond, qui dialogue, qui épouse les contours savants et harmonieux de nos jardins à la française, avec leurs buis « taillés en broderie » par la main souveraine de l'idéal classique. Sheila Hicks, qui a étudié, outre l'art du textile précolombien, l'architecture et l'effet optique de la couleur auprès de Josef Albers à Yale, souligne l'éclat des jardins de Carnavalet : les parfums, les couleurs, les formes se répondent et, dans la cour de la Victoire, cette cascade dorée qui s'échevelle en frôlant les lauriers de pierre tressés rehausse le vert éclatant de la vigne vierge. Mais que dit-il, ce langage végétal ? Ces moutonnements, ces trames qui ondoient ou qui cassent ? Au-delà du désir de maîtrise humaine, peut-être la fragilité de toute trace. C'est sans doute cela, la grande réussite de l'installation : celle de nous faire sentir, toucher du doigt l'éphémère de toute création – jardin ou toile qui crève – et l'éternité du vivant, de ces rêves de beauté qui poussent l'homme à sculpter la matière. Avec sa langue végétale, Hicks recrée cet équilibre magnifique, entre durée et éphémère.

L'ART ET LA PALETTE

— par Audrey Santacroce —

Jonas Mekas a confié à plusieurs reprises qu'il concevait ses films comme des installations d'art contemporain à projeter dans des galeries : on passe, on reste cinq minutes ou une heure, on s'en va, on revient plus tard admirer les variations infinitésimales du temps qui coule fixées par sa Bolex. C'est exactement ce qu'il faudrait faire avec l'installation de Sheila Hicks dans les jardins du musée Carnavalet : passer, partir, revenir. Tout a changé et rien n'a changé. Car ici aussi il est question de variations infinitésimales, de la couleur, cette fois. Ou plutôt des couleurs, ces couleurs vives presque primaires chères à Sheila Hicks qui rappellent aussi bien l'enfance que certaines œuvres d'Annette Messager. Au fil des heures, la lumière changeante fait évoluer subtilement la couleur des tentures installées dans la cour des Marchands-Drapiers telles des voiles de bateau hissées pour partir à l'aventure, jeu enfantin où l'on construisait voiliers et cabanes en tendant des draps entre des chaises. La couleur, c'est aussi ce qui frappe dans le jardin, où les couleurs vives dialoguent avec le vert des plantes. L'horizontalité de l'installation inaugurale le dispute à la verticalité de l'installation finale, cascade de laine dégringolant tout en majesté d'un balcon. Horizontalité et verticalité, donc, mais aussi et surtout sensibilité. L'œuvre de Sheila Hicks se ressent plus qu'elle ne s'intellectualise, s'appréhendant avec l'œil neuf d'un enfant qui découvre une palette de couleurs.

ENTRETIENS

ENTRETIEN AVEC SHEILA HICKS

— par Barthelemy Fortier —

Entrer dans l'atelier de Sheila Hicks, c'est pénétrer un espace intime, entre une longue table en bois et un amoncellement de tissus, un lieu où flottent sérénité et créativité, où tout semble à portée de main. Pour son exposition « Apprentissages », présentée au Festival d'automne de septembre à décembre, l'artiste plasticienne interviendra dans trois lieux successifs : d'abord le musée Carnavalet, ensuite un ensemble de vitrines qui formeront une promenade urbaine dans la capitale, et pour finir l'atelier de décors du théâtre Nanterre-Amandiers.

Lorsqu'on demande à Sheila Hicks comment elle compte prendre possession de ces lieux, elle affirme ne pas désirer les bouleverser mais seulement y ajouter un peu de couleurs, de formes dans le but de changer la perception que l'on a de ces espaces. Modifier le chemin du spectateur, attraper son regard de passant et le surprendre dans ses habitudes. Elle regrette qu'aujourd'hui nous évoluions dans un monde monochrome où les couleurs sombres dominent : « Les rues, les façades, les vêtements, tout est triste. » La fibre textile peut apporter un peu de fantaisie, de joie, suspendre le

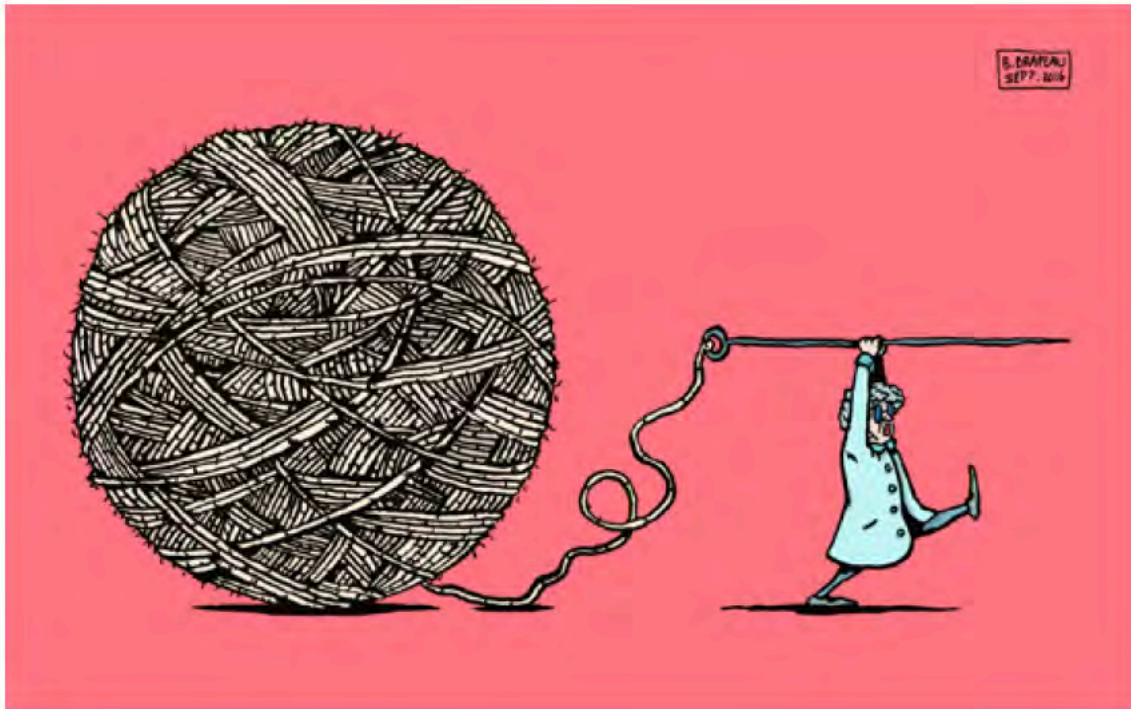
temps. Ainsi, l'art appartient à tous. Tout est donné à qui veut, il suffit d'un regard. La plasticienne souhaite même que les gens puissent s'approprier son travail : que tout le monde cherche à toucher, effleurer, changer ce qu'il voit selon son instinct pour devenir soi-même artiste, si l'envie ou le besoin s'en font sentir.

Car dans le travail de Sheila Hicks, tout est affaire de ressenti. Quand elle travaille les fibres, il ne s'agit que de les faire respirer, leur donner du volume, de la profondeur à partir de ses sens et de ses impulsions. « Le textile est dialogue », dit-elle, comparant son travail à une conversation. On commence une idée et quelqu'un d'autre la complète. Le tissu doit vivre avec les personnes. C'est un échange. « Quand je tisse, je pense à l'Autre, celui qui regarde. C'est un partage, une connexion. Une impression qui passe de l'un à l'autre. J'essaie de provoquer un plaisir et un éveil chez le spectateur, créer une expérience commune. Ça peut même être un choc parfois. En fait, c'est un peu comme tomber amoureux... C'est imprévisible. C'est quelque chose que l'on vole l'espace d'un instant, une émotion, un sentiment. » À travers « Apprentissages », Sheila Hicks propose un parcours initiatique à ciel ouvert : apprendre à être disponible, s'ouvrir à tout ce qui peut arriver.

LE DESSIN

SHEILA HICKS AU TRAVAIL

— par Baptiste Drapeau —



Musées : ceux qui ferment et ceux qui ouvrent

PATRIMOINE Ils ont été rénovés ou vont l'être, mais tous ces lieux sont accessibles aujourd'hui pour les Journées du patrimoine. Des joyaux à (re)découvrir

MARIE-ANNE KLEIBER @Makleiber

► **CARNAVALET (3^e), QUATRE ANS DE RESTAURATION**

Implanté au cœur du Marais, le musée de l'Histoire de Paris a déjà fermé en avril l'un de ses deux hôtels particuliers, celui de Lepeletier de Saint-Fargeau, qui présentait les collections autour de la Révolution française, du XIX^e siècle et de la Belle Époque. Depuis le printemps, un déménagement colossal a commencé, avec le transfert des 600.000 œuvres du musée dans des réserves. Le 3 octobre, ce sera le très bel hôtel Carnavalet (collections des XVII^e et XVIII^e siècles) qui fermera ses portes pour rénovation. Ce chantier de restauration et de nouvelle présentation muséographique – plus que nécessaire –, se terminera en 2020 et est évalué à plus de 40 millions d'euros. En attendant, allez vous promener dans le jardin dont les broderies ont été « colorisées » avec des amas de laine par la plasticienne Sheila Hicks, et arpenter les galeries, certes vieillottes et un peu fouillis mais pleines de charme. Entrée gratuite...

Animations nombreuses pour les Journées du patrimoine, aujourd'hui, visites contées à 12 h sans réservation, découverte des collections à 11 h, 13 h et 15 h, visite du Marais à partir de 11 h 30. journéesdupatrimoine.culturecommunication.gouv.fr



Les broderies colorisées du jardin du musée Carnavalet, dans le 3^e arrondissement. VINCENT PONTÉ

► **MUSÉE DE L'AIR ET DE L'ESPACE (93), AU REVOIR COUCOUS**

L'ancienne aérogare du Bourget, en Seine-Saint-Denis, très beau bâtiment Art déco devenu musée de l'Air et de l'Espace dans les années 1970, est engagé dans un grand chantier de rénovation – sans fermeture totale – depuis 2011. Il entamera, à partir d'octobre, des travaux dans les deux

aires de sa grande galerie, qui sera fermée au public jusqu'à la fin 2017. Les vénérables coucous des débuts de l'histoire de l'aviation (planeurs des pionniers ou la *Demoiselle* de Santos-Dumont de 1907) ainsi que les avions des années 1914-1918 sont en train d'être démontés et sont entreposés au sol. Ils reviendront dans une nouvelle scénographie – l'actuelle

était franchement datée – en 2018, à temps pour marquer le centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale. Il vous reste quelques jours encore pour saluer ces aéronefs historiques. Le hall de l'espace avec ses fusées et modules lunaires, de même que la piste extérieure, où sont stationnés les gros porteurs, restent ouverts aux visiteurs. museeairspace.fr

► **GUIMET (16^e), NOUVELLE MUSÉOGRAPHIE**

Peu nombreux sont ceux qui connaissent l'hôtel d'Heidelberg, témoignage de la Belle Époque et annexe du musée des Arts asiatiques Guimet, situé dans la même artère, rue d'Éna (16^e). Depuis avril, ce très bel hôtel particulier construit dans un style néo-classique entre 1912 et 1915 pour Alfred Heidelberg, un riche banquier américain qui avait épousé une Française, est en travaux. Le chantier de rénovation et de remise aux normes doit s'achever fin novembre, mais le public pourra découvrir ce dimanche ce « rare exemple de la dernière génération des grands hôtels particuliers du début du XX^e siècle », comme le présente le musée, et arpenter les lieux, le grand escalier, l'atrium, les salons de réception et même une salle de bains, lors de visites commentées à l'occasion des Journées du patrimoine.

Après les finitions, l'hôtel particulier rouvrira avec une présentation de nouveaux objets rares. Auparavant, un public de connaisseurs venait admirer une collection très pointue de bouddhas, de bodhisattvas, de disciples, de maîtres rapportés par le fondateur du musée, l'industriel Émile Guimet. À la place de cet imposant panthéon, des meubles chinois comme des armoires monumentales, ou ce paravent précieux en laque du XVIII^e siècle, dit de Coromandel, seront exposés. Quant au jardin japonais, lui aussi en chantier, le trésor caché des lieux, avec ses passerelles au-dessus de l'eau et son

pagillon de thé, il faudra attendre le printemps 2017 pour en apprécier l'harmonie et la sérénité retrouvées. Visites aujourd'hui à 15 h, 15 h 45 et 16 h 30. guimet.fr

► **CLUNY (5^e), SA CHAPELLE RÉNOVÉE**

Levez les yeux et admirez... La chapelle de l'hôtel de Cluny, résidence des abbés de Cluny au XV^e siècle, a retrouvé toute sa splendeur. Sa voûte délicatement ouvragée déploie des nervures de pierre comme autant de palmes, partant d'un seul pilier central. Ce musée national du Moyen Âge, qui se déploie à la fois dans l'ancien hôtel particulier des moines et dans les anciens thermes gallo-romains de Lutèce, a commencé un grand chantier de rénovation et d'agrandissement (avec des fermetures partielles de salle), qui court jusqu'en 2020. Première étape achevée: la rénovation de la chapelle, dont les décors étaient encrassés et l'extérieur abîmé. Ce joyau du gothique flamboyant est rouvert depuis hier, et aujourd'hui des étudiants en art ou en architecture feront des visites commentées, et montreront sans doute les sculptures de grappes de raisin ou même cet escargot comme figuré dans la pierre. musee-moyenage.fr/lieu/hotel-de-cluny

► **MAILLOL (7^e), RENAISSANCE AVEC BEN**

Après un an et demi de fermeture, le musée consacré au sculpteur Aristide Maillol a rouvert mercredi, rue de Grenelle, avec une exposition réjouissante et stimulante, de Ben. Le trublion niçois, âgé de 81 ans, membre du groupe de la Figuration libre avec Hervé Dirosa ou Robert Combas, accroche ses célèbres aphorismes faussement naïfs dans le musée, et y a accumulé des installations poétiques de bric et de broc (jusqu'à une chambre à coucher peuplée de femmes nues).

Après la faillite de la société privée chargée d'exploiter le lieu, la Fondation Dina-Vierny présidée par Olivier Lorquin, le fils de la muse de Maillol, a choisi un autre prestataire privé, Culturespaces. Fini les expos historiques et le tropisme italien, le musée devrait se recentrer sur l'art moderne et contemporain. Pendant les dix-huit mois de fermeture du lieu, les espaces muséaux ont été redistribués: la collection permanente présentant l'œuvre de Maillol a été rassemblée au 2^e étage de l'hôtel Bouchardon pour plus de cohérence, tandis que les expositions temporaires se déploient dans les premiers niveaux, afin d'attirer à nouveau les visiteurs dans cet endroit hors du temps. museemaillol.com

► **ET AUSSI...**

Le palais de la Découverte sera fermé tout le mois de septembre pour préparer de futurs travaux de restauration de la coupole. Réouverture le 1^{er} octobre.

Un musée du street art, Art 42, ouvrira dans l'École 42 (fondée dans le 17^e par Xavier Niel), le 1^{er} octobre.

PHÉNOMÈNE



L'art fait tapisserie

Après plusieurs années de disgrâce, la tapisserie signe son retour sur tous les fronts, de l'art contemporain au design, de la décoration intérieure au musée. On tire le fil !

PAR SOLINE DELOS

▲ **"Les Trois Soleils", 1960**
Par Jean Lurçat, père du renouveau de la tapisserie dans les années 40.



► **"Avec Piranèse", 2008**
L'artiste français Jacques Vieille revisite le décorum de nos intérieurs.



▲ **"Neo classic Female", 2014**
Avec cette œuvre tissée de fils métalliques et de soie, rebrodée de perles de cristal, l'artiste Jon Eric Riis fait entrer la tapisserie contemporaine à la Biennale des Antiquaires (Galerie Chevalier).

La Cité internationale de la Tapisserie d'Aubusson ouverte en grande pompe en juillet dernier; Sheila Hicks – la papesse du Fiber Art – sacrée star du festival d'Automne⁽¹⁾; les nombreux événements consacrés à Jean Lurçat⁽²⁾, l'acteur phare du renouveau de ce médium dans les années 40; l'exposition "Tombée de Métier"⁽³⁾ qui mettra à l'honneur les dernières commandes du Mobilier national en la matière, ou encore la tapisserie contemporaine qui fait son entrée à la Biennale des Antiquaires – une première ! – avec les œuvres tissées de fils métalliques et soyeux, rebrodés de strass Swarovski, de l'artiste américain Jon Eric Riis, présentées par la Galerie Chevalier... On l'aura compris, doucement

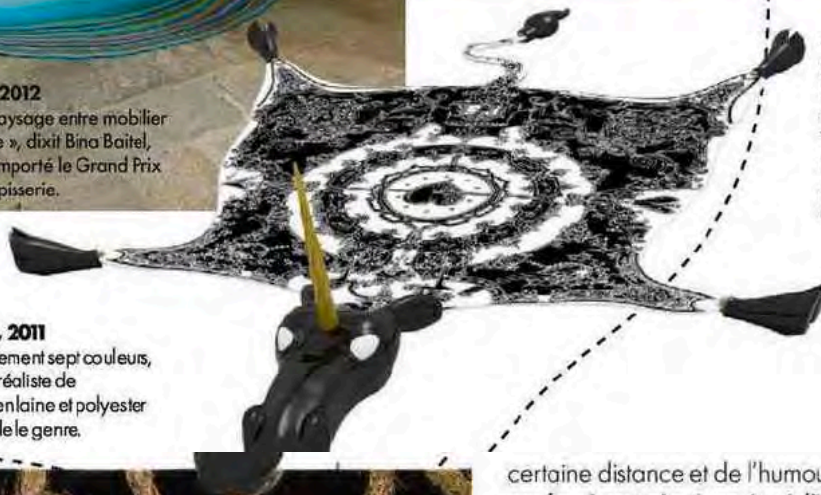
mais sûrement, le retour remarqué de la tapisserie sonne le glas des idées reçues : trop poussiéreux, ringard, démodé. Anne Dressen, commissaire de l'exposition fleuve "Décorum. Tapis et tapisseries d'artistes" en 2014, date ce renouveau des années 2000 : « À l'époque, se souvient-elle, j'ai commencé à voir pas mal d'artistes qui n'étaient pas nécessairement formés à ce médium, mais décidaient de s'en emparer. » Elle appellera ce mouvement « néo-Crafts » parce que, renchérit-elle, « il est nourri par une volonté des artistes de retrouver une confection à la main, de revenir à des choses palpables et incarnées et ce, non pas dans une dynamique de nostalgie mais plutôt avec une



"Confluentia", 2012
Avec ce « micro-paysage entre mobilier design et tapisserie », dixit Bina Baitel, la designeuse a remporté le Grand Prix de la Cité de la Tapisserie.



"Panoramique polyphonique", 2011
Primé, le projet architectural tissé et sonore de Cécile Le Talec invite le visiteur à pénétrer l'espace tissé, bercé par des chants d'oiseaux.



"Peau de Licorne", 2010
Premier lauréat du Prix initié par la Cité de la Tapisserie, l'artiste Nicolas Buffe a mixé pour son œuvre tissage et céramique.

"Corde pixels", 2011
Réalisée avec seulement sept couleurs, la tapisserie hyperréaliste de Mathieu Mercier, en laine et polyester métallisé, renouvelle le genre.



certaines distances et de l'humour. C'est une réaction, pas forcément réactionnaire, à l'ère numérique, comme le mouvement Arts and Crafts était en son temps une réponse à l'ère industrielle ». Et « une volonté de décélérer », ajoutent les quadras trublions Daniel Dewar et Grégory Gicquel, lauréats du prix Marcel Duchamp 2012, dont la tapisserie "Hall" de près de 100 mètres carrés – sur laquelle voisinaient un chien Welsh Corgi au pelage moussu, des baskets et une langouste – leur aura pris pas moins d'une année à tisser.

« Plus on va vers un monde dématérialisé, plus on a besoin de matière », expliquent Emmanuel Gérard et Bruno Ythier, respectivement directeur et conservateur de la Cité de la Tapisserie. Depuis l'inscription de cette dernière sur la liste représentative du patrimoine immatériel de l'humanité, le duo multiplie les initiatives pour que les manufactures d'Aubusson renouent avec la création contemporaine. « On a beau avoir le plus beau savoir-faire, s'il n'intéresse pas les créateurs de notre temps, il dépérit, explique Bruno Ythier. Notre rôle est d'accompagner les envies, voire les devancer. » C'est ainsi que depuis six ans, appels à projets et prix ont été multipliés. A leur crédit, déjà plusieurs réalisations mémorables qui renouvellent, indéniablement,



Sur un air de Matisse

Vincent Daré a opté pour une tapisserie seventies pour réchauffer la suite David Hicks de l'hôtel Montana.

"L'Oiseau", vers 1962

d'après un carton de Georges Braque, transformé en tapisserie par les ateliers d'Abusson,

"La Famille dans la joyeuse verdure"

Luxuriance et éclat des couleurs, une composition signée des artistes argentins Leo Chiachio et Daniel Giannone. En cours de tissage.

● (1) Jusqu'au 2 octobre, "Sheila Hicks. Apprentissages", au musée Carnavalet, et du 9 au 17 décembre, au Centre dramatique de Nanterre. www.festival-automne.com

● (2) Jusqu'au 6 novembre, "Jean Lurçat. L'Éclat du monde", au musée des Beaux-Arts d'Angers.

● (3) Du 20 octobre au 4 janvier 2017, Galerie des Gobelins. www.mobilierinternational.culture.gouv.fr

le genre comme "La Peau de licorne" de Nicolas Buffe, mix de tapisserie et de porcelaine ; la corde hyperréaliste de Mathieu Mercier qui, de loin, produit l'effet d'une photo et, de près, prend des airs de tableau abstrait ; le paysage sonore de Cécile Le Talec ou encore les tables de la designeuse Bina Baitel déversant un flot bleu des mers du Sud. Il faudra encore patienter jusqu'en 2017 pour voir éclore une toute nouvelle collection de mobilier initiée par Emmanuel Gérard avec le Studio Ymer et Malta.

La jeune Amélie-Margot Chevalier s'est, elle aussi, empressée de remettre ce médium au goût du jour à son arrivée à la galerie familiale il y a huit ans, en exposant des tapisseries vintage et en initiant des collaborations avec des créateurs contemporains. « Les artistes avec lesquels je travaille, ont souvent leur propre métier à tisser, dit-elle, et sont ainsi impliqués de A à Z dans le projet. C'est cela qui me plaît. » A elle, et aux collectionneurs. « Les gens en ont assez de voir encore de la photo, toujours de la photo, ajoute-t-elle. La tapisserie, c'est entre la 2D et la 3D, c'est un mouvement, une chaleur. » A la tête de la School Gallery, Olivier Castaing – qui exposera en septembre le duo Leo Chiachio et Daniel Giannone, les « Pierre et Gilles » argentins de la tapisserie



– se tient sur la même longueur d'ondes et nuance le prix important des créations contemporaines. « Certaines photos se vendent entre 20 000 et 30 000 euros alors qu'elles sont éditées en huit exemplaires. Là, l'œuvre est unique. »

L'engouement s'est aussi propagé chez certains décorateurs. A commencer par Vincent Darré, amateur éclairé des maîtres de la tapisserie des années 50, Jean Lurçat et Jean Picard Le Doux en tête : « J'aime le côté désuet des tapisseries, dit-il, le parfum d'enfance qu'elles charrient. Elles sont comme des illustrations en relief, beaucoup moins prétentieuses qu'un tableau. » Et d'ajouter, « je m'y intéresse depuis quinze ans. A l'époque, alors que les années 50 revenaient à la mode, les tapisseries de cette période restaient au placard, personne n'en voulait. Aujourd'hui, on en trouve facilement aux marchés Paul-Bert et Serpette », raconte celui qui a choisi une tapisserie années 70 aux airs de Matisse pour décorer la suite David Hicks de l'hôtel Montana.

En décoration comme en art, « c'est une histoire de cycles », rappelle Anne Dressen, avec ses pauses et ses moments forts, comme dans les années 30-40 où l'audacieuse Marie Cuttoli invita Lurçat, Rouault, Georges Braque ou encore Picasso à créer des cartons, transformés par la suite en chefs-d'œuvre textiles dans ses ateliers à Abusson, ou encore dans les années 60 où la Biennale de Lausanne verra les artistes, Sheila Hicks en tête, révolutionner le matériau et le détourner pour le transformer en sculpture ou en installation. Il semble bien que les années 2000 soient en train de tisser une nouvelle page de son histoire ■

Sheila Hicks embroids Carnavalet



Sheila Hicks worked around the Angel statue of the Mansart designed courtyard at Carnavalet

There is something whimsical about **Sheila Hicks'** woolen art "ApprenTissages" exhibited in the courtyard of Musée Carnavalet until October 2. At the inauguration, the boxwood and flower bushes gave a welcome freshness to an overheated Marais. Hôtel Carnavalet was designed in the Renaissance and finished in the 17th century by Mansart, is closing for renovation soon and **Festival d'Automne** had the great idea of asking its curator, Valérie Guillaume to host an exhibition of the Nebraska born artist.



Paris Diary by Laure.com – Mardi 20 septembre 2016 (Suite de l'article)

So she invaded the boxwood with her bright colored wools and hung large tapestries from Cour des Marchands-drapiers and Cour de la Victoire's windows. Art dealer Jérôme and Emmanuelle de Noirmont pointed out that the best view to see the work was from the second floor. So don't hesitate to climb in the museum which is free. The crowds were young and enthusiastic with a mix of theater goers and music fans who are celebrating the Festival d'Automne's new season.



Sheila Hicks, a Parisian by heart for forty years, opens the Festival d'Automne

Choreographer Lucinda Childs is at Théâtre du Châtelet and at Thaddeus Ropac, and Polish director Kristin Lupa will be at Théâtre des Abbesses with "Wittgenstein" and de la Colline with "Place des Héros". Tilda Swinton comes back with Olivier Saillard to Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.



This year many events will take place in the banlieue, in Ivry sur Seine and in Nanterre, Gennevilliers, Aubervilliers, Cergy Pontoise and Choisy le Roi. Many events are free and all are surprising. (Sheila Hicks is also at [Frank Elbaz](#) until October 10)

**Paris Diary by Laure.com – Mardi 20 septembre 2016
(Suite de l'article)**



Sheila Hicks is Festival d'Automne' image this year

Laure de Gramont

Surprise

FAIRE ET DÉFAIRE...

Sheila Hicks tresse ses œuvres, les déconstruit et en retresse de nouvelles à chaque exposition.

En 1974, Sheila Hicks fête ses 40 ans quand le Stedelijk Museum d'Amsterdam lui consacre une première rétrospective. A cette date, l'Américaine, pionnière de l'art du textile, coud, tresse, assemble le coton comme le lin, la laine, la corde ou la soie, depuis déjà un certain temps. A partir de ces fibres, elle crée des œuvres monumentales, telle l'installation *Baôli*, qui rayonna dans la rotonde du Palais de Tokyo entre 2014 et 2015, à la croisée des arts appliqués et de l'art contemporain, entre la tapisserie et la sculpture. Deux influences majeures guident ses mains : la théorie de l'effet optique de la couleur du peintre Josef Albers, l'un de ses professeurs à la Yale School of Art and Architecture, et la technique ancestrale des civilisations précolombiennes. « *Les Péruviens savaient [...] tisser en forme et sans couture, utiliser les fentes pour des effets décoratifs ou fonctionnels, jouer sur les symétries et les répétitions de motifs, souvent imbriqués les uns dans les autres, achever des doubles-faces et des constructions de plusieurs épaisseurs de même qualité* », affirme, admirative,



celle qui, comme Pénélope, détricote le projet précédent, généralement conçu in situ, pour en réutiliser les matières dans l'exposition suivante. Ce recyclage perpétuel nourrit cet automne le cycle « Apprentissages », qui débute au musée Carnavalet, avant de se poursuivre dans quelques vitrines parisiennes, puis de s'achever, en décembre, dans le vaste atelier des décors du Théâtre des Amandiers de Nanterre. « *Le fil, c'est le chemin, et tisser, c'est voyager* », dit-elle. — S.Si.

| « Apprentissages », de Sheila Hicks | Dans le cadre du Festival d'automne | Du 13 sept. au 2 oct., 10h-18h, sf lun, 1^{er} oct., 10h-24h | Musée Carnavalet, 16, rue des Francs-Bourgeois, 3^e | 01 44 59 58 58 | Entrée libre.

INSTALLATIONS



Dans le jardin du musée Carnavalet (Paris III^e).

PHOTO C. ZANARTU

palpe ses vêtements, teste leur matière, la finesse du tissage ou la rugosité des fibres. «La base de mon travail, ce sont les lignes. Les fils ont une mémoire et se sculptent dans l'espace.» Elle décortique les cordages qu'elle produit spécialement pour ses installations. Les cordes roses sont fourrées de fils rouges, les bleu azur ont une deuxième couche outremer à l'intérieur. «Avec le fil, on peut tout faire: des textiles, des passementeries, des tapis. Le langage des fils est vaste, il est universel.» Il n'est d'ailleurs pas seulement une langue avec une grammaire et un vocabulaire mais un lien entre les êtres. Sheila Hicks s'est beaucoup amusée en voyant les enfants jouer avec ses grosses pelotes dans la cour de Carnavalet. Le commissaire les a repositionnées, tout de même.

Ballots. Il faut marcher un peu plus loin et pousser la porte de la galerie Frank Elbaz pour prendre la claque Hicks. Là, des boules colorées escaladent un mur comme des bulles d'eau pétillante glissent sur la paroi d'un verre. On dirait des méduses ou des aëgagropiles, ces boules de posidonie toutes douces. Dans les angles, des gros ballots multicolores s'entassent. Aux murs, ses *Minimes*, des petites toiles presque figuratives tressées avec des coquillages. Inspiré par les textiles précolombiens, son travail a oscillé entre arts appliqués et art contemporain. Rédactrice en chef de la revue *American Fabric and Fashion*, elle a aussi travaillé avec Knoll International. «Si j'étais de la laine, vous m'accepteriez?» est le titre de son exposition chez Frank Elbaz. Question-pirouette pour tous ceux qui veulent la cataloguer. Dans ce paysage psychédélique «soft», on voudrait abolir les frontières. ◆

SHEILA HICKS
APPRENTISSAGES
Musée Carnavalet, 15, rue des Francs-Bourgeois, 75003. Jusqu'au 2 octobre. Entrée libre. Et du 9 novembre au 17 décembre aux Amandiers, Nanterre (92). Également dans des vitrines parisiennes à partir du 14 octobre.

SI J'ÉTAIS DE LAINE, VOUS M'ACCEPTERIEZ ?
Galerie Frank Elbaz, 66, rue de Turenne, 75003. Jusqu'au 15 octobre.

Sheila Hicks, exercices textiles

Avant la fermeture du musée Carnavalet pour rénovation, l'Américaine investit le lieu avec ses sculptures de fils de laine entremêlés. Et présente d'autres œuvres en galerie parisienne.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Depuis le balcon du premier étage, au fond de la cour de la Victoire, un rideau de longues et fines dreadlocks jaunes dégouline en cascade. Non loin de cette chute de textile monumentale, aux pieds de la statue dite de la Victoire, des pelotes de laines bleues, roses et brunes sont disposées comme des offrandes. La sculpture ambrée de l'artiste américaine Sheila Hicks, installée par le Festival d'automne, est visible depuis la rue des Francs-Bourgeois. «Nous souhaitons renouer avec la tradition du festival qui trouvait des lieux alternatifs aux lieux habituels de l'art contemporain. Nous voulions sortir du white cube, avance Clé-

ment Dirié, le commissaire. Notre volonté était aussi de faire une proposition avec de la couleur pour en donner au public.» Et pour aller à la rencontre de cette couleur, il ne faut pas hésiter à entrer dans le jardin du musée Carnavalet et circuler tout autour du parterre de buis taillés au cordeau. C'est la première fois qu'un artiste contemporain est invité dans la cour des Marchands-Drapiers et dans celle de la Victoire. Sheila Hicks y a pris ses quartiers, avant la rénovation entière du musée – il fermera ses portes le 3 octobre pour trois ans, à l'issue de l'exposition.

Pour contempler «Apprentissages», il faut se pencher au-dessus du jardin à la française ou monter dans les étages du bâtiment. Entre les arabesques dessinées par les

feuilles de choux, les rhubarbes à la tige rose vif et les géraniums, l'artiste a déposé une matière composée de pigments purs et d'acrylique. Le vert des plantes rehausse les couleurs vives posées au sol, comme dans un mandala aux motifs typiquement français. Les toiles lacérées posées sur des tubes en plastique entre les arcades n'ajoutent rien au paysage, à part quelques ombres en plumetis au sol.

Houppette. Du textile exposé en extérieur et livré à toutes les intempéries, n'est-ce pas fragile? «Après la pluie, au contraire, la couleur s'est enrichie, elle s'est approfondie», commente Sheila Hicks, 82 ans, avec un léger accent américain. Née en 1934 à Hastings au Nebraska, elle est venue s'installer définitivement à Paris en 1964 après avoir parcouru l'Amérique latine dans les années 50. L'American Center de Paris lui a consacré sa première rétrospective en 1968 tandis qu'une autre vient de se terminer à Omaha dans

son Nebraska natal en septembre. Entre-temps, elle a exposé un peu partout, comme en 2014 au Palais de Tokyo ou cette année à la 20^e Biennale de Sydney. Prunelles vert d'eau, rose vif sur les lèvres et collier en cordelette orné de petites touffes de fil rouge comme les plumes d'un bijou d'Amazonie, l'artiste ne s'inquiète pas. Bien au contraire. Pluie ou soleil peuvent bien détrempier et ternir ses installations: «L'œuvre de l'affiche du Festival d'automne date de 1991, elle était autrefois exposée dans un hôpital, il fallait de toute façon l'aérer. Rien de mieux que ce nettoyage naturel. Les Grecs sortaient leurs textiles, les laissaient sous la pluie et les battaient.» Ces derniers jours, il a plu dru et la matière entre les buis ressemble à de la laine bouillie sculptée après l'orage. L'artiste en arrache une houppette et la malaxe entre ses doigts. Les tissus sont faits pour être touchés, bougés et partagés. Que fait Sheila Hicks quand elle rencontre quelqu'un? Tactile, elle

babas de laine

Avec **Sheila Hicks** et **Liz Magor**, la laine s'expose sous tous les plis à Paris. Tissage et raccommodage font bon ménage dans les magnétiques installations de ces deux voix délicates de la scène artistique contemporaine.

Laine, lin, coton, fibres en tous genres, pelotes géantes entremêlées dans des installations bariolées, riches de mille nuances chromatiques, cordages ou simples vêtements posés sur un cintre... Le textile s'expose à Paris en cette rentrée, mais au-delà d'un quelconque salon professionnel vantant les mérites de l'artisanat et du tissage. Outre de rapprocher, en effaçant leur ligne de partage, les arts appliqués et l'art contemporain, deux artistes, d'une jeunesse insolente, attentives aux étoffes et objets de nos vies – l'Américaine Sheila Hicks, 82 ans, et la Canadienne Liz Magor, 68 ans – réconcilient avec le tricot les traumatisés des cours de travaux manuels au collège, où la transmission du geste délicat de tisser se faisait à la serpe, les mains sales dans le mohair hostile.

Chez Sheila Hicks, la laine devient la matière d'une extase visuelle, comme si, travaillée et sculptée dans l'atelier parisien de l'artiste (elle y est installée depuis 1964), la fibre pouvait s'extraire de sa condition domestique pour se fondre dans l'espace-monde et l'irradier. Face à ses sublimes assemblages de pelotes, posées les unes sur les autres et dans lesquelles on aimerait plonger, comme dans une piscine de David Hockney, on en vient à oublier la matière de la laine elle-même pour ne s'attacher qu'à l'abstraction qui s'en dégage.



collection Museum of Fine Arts, Boston, courtesy de l'artiste

Dans ses variations de couleurs et de matières, exposées chez Frank Elbaz (*Si j'étais de laine, vous m'accepteriez ?*), la laine est le support d'une pure et douce sculpture, dont la fébrilité tient moins à la souplesse des fils qu'à la grâce des mouvements qu'elle dessine. C'est un appel sensuel qu'elle semble lancer à celui qui la contemple, à la fois surpris et excité par la révélation d'un pouvoir d'attraction insoupçonné.

Dans la cour du musée Carnavalet, où le Festival d'Automne l'a invitée à installer ses tissages, Sheila Hicks se tourne vers une forme de land art : le paysage rigoureux d'un vieux musée du XVI^e siècle s'accorde à la présence discrète de couleurs pop. Dissimulée, au sol, parmi les buissons verts, épousant les courbes du jardin, la laine a la beauté d'un fleuve rouge ou d'une rivière bleue. Tombant aussi, telle une chute d'eau, du balcon du premier étage, les fils de laine de Sheila Hicks, tondus dans le décor, confèrent à la bien-nommée cour des Marchands-Drapiers le statut d'une cour des miracles polychromée.

Depuis qu'elle a découvert, dans les années 1950, la sophistication des tisserands péruviens dans les civilisations précolombiennes, Sheila Hicks n'a jamais cessé de consacrer sa vie au textile pour en faire autre chose qu'une technique artisanale, pour œuvrer à ce que Clément Dirié, commissaire



courtesy Susan Hobbs Gallery, Toronto, photo André Minville, Crédac

Bamian (Banyan), 1968/2001 (détail), de Sheila Hicks (à gauche), et Mossfield Twins, 2011, de Liz Magor

de ses expositions, appelle un geste "de déconstruction de la structure des médiums traditionnels". Un art dégagé de l'artisanat "qui lui permet d'élaborer un nouveau langage, celui qui surgit d'un espace coloré émané, situé dans l'intervalle entre peinture et sculpture".

Chez Liz Magor, exposée au Crédac, les tissus, érigés en sculptures magnétiques, font aussi l'objet d'une contemplation sidérée. Mais l'artiste canadienne, installée à Vancouver, s'intéresse, elle, moins à la puissance chatoyante des tissus et à leur potentiel fantasmagorique qu'à leur résistance à l'usure de l'existence, à leur manière de sauver leurs apparences lorsque la vétusté les a gagnés.

Sur les murs, Liz Magor expose des couvertures de laine suspendues à des cintres, pliées, recouvertes d'une housse en plastique, comme si elles sortaient du pressing. L'artiste a elle-même récupéré ces couvertures dans des magasins de seconde main, avant de les faire nettoyer et de les repriser. La présence étrange de ces couvertures en laine, ainsi reconfigurées par l'intervention de la main féminine sur leur matière usée (trous de cigarettes, fils arrachés), convoque un autre regard sur les objets du quotidien : un regard purement affectif, conférant à une simple couverture la force d'un souvenir possible, d'une histoire qui croise celle du spectateur, touché par la nudité d'une telle apparition.

Intéressée depuis des années par une sorte d'ontologie des objets familiers, Liz Magor joue des ambiguïtés entre l'usure et le luxe, entre la matérialité et l'affectivité. "J'ai besoin de transformer les choses afin de mieux capter et comprendre les propriétés constitutives des matériaux et des procédés formant les objets du monde", dit-elle dans le catalogue de sa récente rétrospective au musée d'Art contemporain de Montréal.

De cette revitalisation d'un objet perdu, opérée par Liz Magor, à l'exaltation colorée d'un objet en devenir, exprimée par Sheila Hicks, entre vieilles ficelles et fibres luxuriantes, la laine n'avait jamais été aussi joliment comprise qu'à travers ces deux chemins artistiques singuliers. Oscillant entre les propositions délicates de ces deux artistes-modélistes, on se met à réhabiliter les gestes austères du tissage et du reprisage autant qu'on se perd dans la contemplation heureuse de la laine, notre nouvelle amie.

Jean-Marie Durand

Sheila Hicks *Si j'étais de laine, vous m'accepteriez ?*, jusqu'au 15 octobre à la galerie Frank Elbaz, Paris III^e
à voir aussi *Apprentissages* jusqu'au 2 octobre au musée Carnavalet, Paris III^e, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Liz Magor *The Blue One Comes in Black*, jusqu'au 18 décembre au Crédac, Ivry (94), et *Exposition Humidor* jusqu'au 29 octobre à la galerie Marcelle Alix, Paris XX^e



Vue de l'exposition
« Si j'étais de laine,
vous m'accepteriez ? »,
par Sheila Hicks,
galerie Frank Elbaz (III^e).

SHEILA HICKS, LA FIBRE DE L'ARTISTE

CETTE AMÉRICAINE DE PARIS ŒUVRE
DANS LA GALERIE FRANK ELBAZ
ET AU MUSÉE CARNAVALET,
GRÂCE AU FESTIVAL D'AUTOMNE.
COUREZ DÉCOUVRIR SON MONDE
DOUX ET SOPHISTIQUE
COMME UN TABLEAU EN RELIEF.

PAR VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

Quand un artiste prend la pleine mesure de son art et œuvre en toute liberté, comme si la ville, les contraintes, les habitudes, les limites, les autres artistes du moment n'existaient pas, cela crée une apothéose. Ce fut le cas avec Miquel Barcelo, cet été, qui a transformé le long couloir triste de la BnF François-Mitterrand en une procession à la beauté préhistorique, avec nageurs, algues, poissons et vagues dessinés à même l'argile sur la vitre (*Sol y Sombra*, fresque éphémère de 190 mètres de long sur 6 mètres de haut). Née en 1934 à Hastings dans le Nebraska, élève de Josef Albers et Georges Kubler à la Yale School of Art and Architecture, Sheila Hicks est le vétéran vénéré de l'art textile. À sa manière intensément tactile, cette sculpteur de la matière tendre fait la preuve de sa jeunesse éternelle et de sa fascination intacte pour ce miracle qu'est la couleur. Acte I dans la galerie Frank Elbaz, nichée comme une bonne surprise dans le passage du 66, rue de Turenne, où se tenait le légendaire atelier Weber Métaux (Yvon Lambert

fit là un grandiose dîner de vernissage pour Anselm Kiefer où Dominique de Villepin brilla par son éloquence). La galerie est vitrée côté ruelle et c'est donc l'avalanche de couleurs - ce *Rempart* à la fois massif et doux, ces boucliers de coton et lin d'*Atacama* - qui accueille le visiteur.

On a déjà vu des installations spectaculaires de cette Américaine installée à Paris depuis 1964, après avoir voyagé et vécu en Amérique latine, du Venezuela et de l'Équateur à l'Uruguay, le Brésil et le Mexique. En 2014-2015, elle a investi la Grande Rotonde du

Palais de Tokyo avec ses faux ballots de laine dont les couleurs complémentaires n'ont pas oublié *Homage to the Square* de Josef Albers, esprit du Bauhaus. Ils sont là ces poufs, mous comme des anémones de mer, en fait solides comme de la toile à bateau, où l'artiste entremêle fils et camaïeux. Elle tisse ses idées du jour et ses tableaux. Leur fin relief fait naître un effet op art.

Acte II au Musée Carnavalet où Sheila Hicks est l'invitée du Festival d'automne. Rideaux ajourés sous le portique. Cascade de cordes et de liens qui tombent de la façade. Fibres étalées comme une mer froide ou chaude entre les buis taillés. Ce mariage du textile le plus performant et de la nature la plus contrôlée crée un théâtre d'art très contemporain. ■

FRANK ELBAZ
66, rue de Turenne (III^e).
TÉL :
01 48 87 50 04.

HORAIRES :
du mar. au sam.,
de 11 h à 19 h.

JUSQU'AU
15 octobre.

FRANK ELBAZ
16, rue des
Francs-Bourgeois (III^e).

TÉL :
01 44 59 58 58.

HORAIRES :
il de 10 h à 18 h sf
le lun. (de 10 h à minuit
le 1^{er} octobre).

JUSQU'AU
2 octobre.

CAT. :
« Sheila Hicks. Indeed »,
catalogue de
l'exposition de Camille
Morineau, présidente
de l'association Aware
(Archives of Women
Artists, Research
and Exhibitions),
à la Foundation De 11
Lijnen, à Oudenburg,
en Belgique, 2016.



Etel Adnan



Lucinda Childs



Sheila Hicks

ON RESPECTE... LA OLD SCHOOL

PAR MANOU FARINE

Elles ont 250 ans à elles trois et portent des prénoms qui tintent comme des étoiles. Etel, Lucinda, Sheila... trois femmes puissantes, trois stars de l'automne à Paris.

La plus polyglotte. Née en 1925 à Beyrouth, de mère grecque et de père syrien, élevée dans les langues turque, grecque, française et arabe, américaine d'adoption... que croyez-vous qu'il advient ? Etel Adnan prend tout et tricote son nomadisme en une œuvre offensive enfin saluée à l'Institut du monde arabe. Sa langue est celle de la contre-culture et de l'engagement féministe et politique, entre littérature de guerre, recueils incandescents de poésie, tapisserie, carnets de dessin et peintures vibrantes. Vous avez dit universelle ?

La plus minimaliste. Œuvres cultes, double exposition... Lucinda Childs est la star du Festival d'Automne. Héroïne de la danse postmoderne élevée dans le giron de Merce Cunningham, elle est un demi-siècle de danse décapée du sol au plafond. Rideau sur la narration et la subjectivité. Place à l'expression essentielle du mouvement, à la répétition. Place à l'épure mathématique, à la joie géométrique, formalisées au fil des pièces avec Bob Wilson, Sol LeWitt, Frank Gehry ou Philip Glass. Pour une danse qui ne serait que l'expression de son essence.

La plus Parisienne. Voilà cinquante-deux ans, Miss Sheila Hicks, infusée à la rigueur de Josef Albers et à l'art précolombien, quitte son Nebraska natal et s'installe à Paris. Dans sa valise ? Pinceaux, pelotes et pigments. Des trésors de fils tressés, passementés, tissés, encordés, torsadés en safran pétant, joyeux céladons et autres rose géranium. Un langage qui se balade cet automne d'expos en vitrines et ateliers à coup de ballots moelleux, toiles tressées de coquillages ou sculptures dévorantes et doucement psychédélicques. ■

ETEL ADNAN, du 18/10 au 1/1/2017, Institut du monde arabe, Paris-5*.
LUCINDA CHILDS ET SHEILA HICKS, dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 et festival-automne.com

best-of

expos



**Si j'étais
de laine, vous
m'accepteriez ?**

galerie Frank
Elbaz, Paris

Avec l'Américaine
parisienne Sheila
Hicks, la laine
devient une extase
visuelle.

L'œil EN MOUVEMENT
CHRONIQUE



© Jacques Bossier

Chaque mois,
**Élisabeth
 Couturier**
 présente un objet
 cher à un artiste.
 Ce mois-ci...



LE PANIER PRÉ-INCA DE SHEILA HICKS



« Sheila Hicks, Apprentissages », dans un cadre au Festival d'automne, du 9 au 17 décembre 2016, Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national, 7, avenue Picasso, Nanterre (92) Entrée libre www.festival-automne.com

FÉTICHE Ni toile, ni pinceau. L'atelier de Sheila Hicks est un lieu hors du monde, bien que situé à deux pas de la place de l'Odéon. Il donne sur une jolie cour pavée, calme et arborée. L'artiste, qui porte en majesté ses 82 ans, vous y accueille chaleureusement. Dans un bric-à-brac invraisemblable où trône une grande table en bois, on repère, çà et là, des cartons remplis de bobines de fil, des écheveaux de laine colorée, un métier à tisser, des nattes ou autres tressages pendus à des poutres, et aussi des paniers ronds contenant quantité de petits ballots ficelés comme des amulettes, patiemment confectionnés des mains de l'artiste à ses moments perdus. Sheila Hicks tisse, coud, brode, entortille, tresse. Elle réalise de subtils tableaux abstraits avec des fils colorés verticalement tendus sur un châssis, de gigantesques structures de nattes emmaillottées, des architectures souples parsemées de liens de couleurs vives. Elle enjambe allègrement les territoires dévolus à l'art et à l'artisanat. Impériale dans sa longue tunique assortie à son regard bleu acier, l'artiste pose sur la table son bien le plus précieux et regarde l'effet qu'il me fait : il s'agit d'un panier d'osier tressé, originaire du Pérou, un peu poussiéreux, de l'époque pré-inca, qui l'accompagne depuis les années 1960 ! Elle l'ouvre et sort lentement, un à un, les petits outils qu'il contient : deux peignes en feuilles de cactus, une quenouille, des cordelettes tressées, des pompons de coca, des bâtonnets entourés de fils et de tissus et des fuseaux pour enrouler et filer des fibres d'alpaga, de vigogne, de lama et de guanaco. Décryptage : « Le panier et ses éléments avaient été enterrés avec le tisserand qui le possédait, sans doute au XIII^e siècle de notre ère. C'était ses outils de travail. J'ai reçu ce cadeau inestimable de mon mari, Enrique Zañartu, qui était sud-américain, et qui me l'a offert pour notre mariage. » Elle poursuit : « C'est un objet sentimental à plus d'un titre. Il me renvoie à mes années d'études à l'université de Yale, où j'ai appris la peinture avec Josef Albers, et suivi des cours sur les civilisations précolombiennes avec George Kubler. C'est à cette occasion que j'ai découvert un livre qui allait changer ma vie : *Les Textiles anciens du Pérou et leurs techniques de*

l'anthropologue français Raoul d'Harcourt, qui avait recensé tous les savoir-faire textiles des artisans précolombiens. J'ai alors décidé de développer ma thèse sur ce sujet. » Et d'évoquer ses nombreux séjours au Pérou, et son admiration pour la simplicité des outils utilisés pour parvenir à des figures graphiques et colorées extraordinairement complexes : « Cette civilisation ancienne possédait déjà le plus vaste éventail de vocabulaire textile », poursuit-elle avec admiration. « Cela révèle une façon de penser sophistiquée. Ainsi, ils maîtrisaient les croisements de fils en deux dimensions, savaient jouer sur les asymétries, imbriquer les motifs les uns dans les autres ou utiliser les fentes pour des effets décoratifs ou fonctionnels. Grâce à leur dextérité, ces artisans parvenaient à réaliser des vêtements, tels des ponchos, à quatre lisières sans interrompre les fils qui étaient tissés horizontalement, verticalement ou diagonalement. » Et de nous inviter à feuilleter ce livre précieux qu'elle garde toujours à portée de main : « Figurez-vous que je suis venue en France, grâce à une bourse d'étude, pour rencontrer son auteur tellement j'avais admiré son travail ! » Pour revenir au petit panier fétiche, Sheila Hicks y tient beaucoup, non seulement parce qu'il a traversé des siècles et des siècles pour parvenir jusqu'à elle, tel un passage de témoin, mais aussi parce que son contenu se présente comme un monde en réduction. Elle dit sans crainte : « C'est un objet chargé. Il m'envoie de bonnes vibrations. J'aimerais qu'il soit enterré avec moi. » Mais celle qui, en septembre dernier, a magnifié les cours du Musée Carnavalet, dont la bien-nommée « cour des Marchands-Drapiers », par des torrents de fils de laine colorés, des serpents de cordes aux tons dégradés, ne reste jamais à ne rien faire de ses dix doigts et confie : « J'aime exploiter la possibilité de chaque matière en travaillant manuellement. Ça active en même temps les yeux et la pensée. Et ça me donne une joie immense ! »



135 000 € HT

SHEILA HICKS

Villarrica

2016, lin et fibre synthétique sur bois, 200 x 150 cm

Galerie Frank Elbaz, Paris-Dallas

Une «peinture» uniquement constituée de fils de laine, par la plus persévérante des artistes américaines, récemment célébrée au musée Carnavalet.

CULTURES

EXPOSITIONS

Le Bauhaus, une utopie fondatrice et festive

L'esprit du Bauhaus

Commissariat d'Olivier Gabet
et Anne Monier

Musée des Arts décoratifs de
Paris, jusqu'au 26 février 2017

Oskar Schlemmer.

L'homme qui danse

Commissariat de C. Raman
Schlemmer et Emma Lavigne

Centre Pompidou-Metz, jusqu'au
16 janvier 2017

Le Bauhaus est une école avant-gardiste d'art, d'architecture et de design, fondée en 1919 à Weimar par l'architecte Walter Gropius, et dissoute en 1933 à Berlin, face à la montée du nazisme. S'exilant notamment à Chicago et à Tel-Aviv, avant d'essaimer partout dans le monde, le Bauhaus est vite devenu une source d'influence majeure dans le monde entier, avec son architecture aux lignes pures et aux surfaces blanches, son mobilier aux formes simples, fonctionnelles, métalliques et tubulaires. Loin de l'image canonique d'un Bauhaus froid et austère, deux expositions

mettent en lumière la fête, la couleur, la danse et la performance au cœur de cette utopie fondatrice.

Qu'est-ce que l'esprit du Bauhaus ?

« C'est se demander : Que fait-on ce week-end ? Et créer un spectacle de toutes pièces¹... » Si l'artiste américaine Sheila Hicks² a pu proposer cette savoureuse définition du Bauhaus, c'est qu'elle a été dans les années 1950, à Yale, l'élève de deux maîtres du Bauhaus, Josef et Anni Albers. Selon elle, le Bauhaus a constitué un lieu de transmission, d'expérimentation et de création au croisement entre les arts, l'artisanat et l'industrie, un lieu de vie où a soufflé un esprit de liberté que les artistes et les 1 250 étudiants qui ont fréquenté l'école ont ensuite trans-

1. Sheila Hicks, citée dans le catalogue d'exposition, Olivier Gabet et Anne Monier (sous la dir. de), *L'Esprit du Bauhaus*, Paris, Musée des Arts décoratifs et Fondation d'entreprise Hermès, 2016.

2. Sheila Hicks élabore depuis les années 1960 à Paris une œuvre ouverte où fils, fibres, laines, cordes donnent forme à un vocabulaire chromatique, textile et pictural. Le Festival d'Automne à Paris consacre actuellement une vaste exposition sur plusieurs lieux jusqu'au 17 décembre 2017 et à l'Atelier décor de Nanterre-Amandiers du 9 au 17 décembre 2016.

mis tout au long du XX^e siècle. C'est sur cette expérience fondatrice, à la fois éducative et artistique, que le musée des Arts décoratifs revient en exposant près de 1 000 œuvres – mobilier, objets, textiles, dessins et maquettes – et en retraçant les années de création foisonnante du Bauhaus à travers ses différents ateliers (métal, céramique, mobilier, vitrail, peinture murale, tissage, typographie et publicité, sculpture sur bois et sur pierre, théâtre³...).

Walter Gropius est en effet parvenu à créer une forte dimension communautaire entre enseignants et étudiants, qui vivent ensemble à l'école dont les principes fondateurs ont pour but de réarticuler les pratiques artistiques et la vie quotidienne. Dès 1919, l'architecture est au cœur des préceptes établis par Walter Gropius dans un manifeste qui pose les bases de son programme pédagogique. Artistes, artisans et industriels créent ensemble vers la construction d'un environnement total permettant de bâtir une société nouvelle. L'exposition rappelle que dès la première année, les étudiants suivaient des cours préliminaires et révolutionnaires visant à anéantir les principes académiques, à leur ouvrir l'esprit et à leur faire comprendre les propriétés de chaque matériau, de chaque forme, de chaque mouvement. À côté de ces cours, artistes et artisans supervisaient

ensemble les ateliers. Paul Klee enseignait ainsi la théorie artistique, Wassily Kandinsky la peinture murale, Oskar Schlemmer le théâtre et Marcel Breuer le mobilier... Les travaux d'étudiants sont exposés aux côtés des tapisseries de Gunta Stölzl, des essais typographiques de Josef Albers et de la fascinante maison témoin de Walter Gropius à Dessau, édifiée pour la première exposition du Bauhaus en 1923. La photographie occupe une place essentielle dans l'exposition, à la fois comme œuvre et comme témoignage documentaire. Les stéréotypes et photogrammes, fruits des expérimentations de Moholy Nagy, qui fondera le nouveau Bauhaus à Chicago en 1937, alternent avec les photographies des étudiants, qui prennent pour objet la vie quotidienne et les nombreuses fêtes de l'école, réévaluant ainsi la place de l'homme dans un monde envahi par la technique et l'industrialisation.

Une frise de photos donne à voir, malgré le contexte économique et politique des années 1920 en Allemagne, la fantaisie artistique et l'improvisation exubérante des maîtres et des étudiants. L'atelier théâtre animé par Oskar Schlemmer témoigne d'une effervescence créative et expérimentale qui transparaît tout autant dans les œuvres de l'artiste-enseignant que dans les fêtes et les performances qu'il a créées et orchestrées. Pour ces dernières, tous participent à la réalisation des décors, des costumes et des cartons d'invitation. C'est encore ce que montrent, au cœur de l'exposition du Centre

3. Ce parcours s'ouvre sur les sources du Bauhaus, notamment l'organisation des chantiers des cathédrales et les *Arts and Crafts* britanniques, et se clôt par une invitation lancée à l'artiste contemporain Mathieu Mercier.

Pompidou-Metz, les fabuleux costumes de son œuvre-manifeste, *le Ballet triadique*, avec laquelle ce pionnier de l'interdisciplinarité a voulu offrir « une fête de la forme et de la couleur ».

La représentation de l'homme

Invité à se joindre au corps professoral du Bauhaus, Schlemmer y enseigna neuf ans et y poursuivit ses recherches en tant que peintre, muraliste, sculpteur, chorégraphe, décorateur, danseur et théoricien. Les lithographies, dessins, peintures, reliefs, décors, costumes, masques et chorégraphies qu'il a créés témoignent de la diversité, de l'étendue, de la richesse et de l'originalité de ses recherches⁴. L'artiste a jeté les bases théoriques et pratiques du théâtre abstrait et ses idées ont exercé une influence immense sur le théâtre, la danse et le *Performance Art*.

« La représentation de l'homme constituera toujours pour l'artiste la grande parabole. » Ces mots d'Oskar Schlemmer résonnent dans l'exposition du Centre Pompidou-Metz où l'œuvre graphique et peinte de Schlemmer dialogue avec ses œuvres théâtrales, à travers figures et costumes, rideaux de scène, masques, sculptures, esquisses et documents d'époque inédits, ren-

dant sensible le foisonnement de sa pensée. En plaçant l'étude du corps en mouvement dans l'espace au cœur de sa réflexion artistique et en imaginant une « mathématique de la danse » qui laisse l'action se développer à partir d'éléments formels, Oskar Schlemmer a donné l'impulsion à un élargissement du champ d'action du théâtre et des arts plastiques encore perceptible dans la création d'aujourd'hui, notamment la performance contemporaine. Au cœur de l'espace d'exposition, les fascinants costumes-sculptures se déploient sur une grande scène centrale autour de laquelle gravitent un grand nombre de dessins, notamment l'exceptionnel livre d'esquisses *Tanz Figürinen Skizzenbuch* (« Livre des figures de danse »), des archives photographiques et filmiques pour *le Ballet triadique* et les *Danses du Bauhaus*, mais encore pour les fêtes du Bauhaus ou ses mises en scène d'œuvres d'Igor Stravinsky ou d'Arnold Schönberg.

Le Bauhaus est la scène. Schlemmer a « construit » l'expansion de la scène. Avec ses costumes qui entravent le mouvement, il invente la transformation du corps en une scène théâtrale miniature, comme il transforme le bâtiment du Bauhaus en scène totale – les étudiants et danseurs investissant tous les espaces. Autant d'expérimentations toujours en cours. En effet, nourri par l'expérience et véritable laboratoire d'art et d'essai, l'art du Bauhaus n'est pas qu'une utopie.

Isabelle Danto

4. Son système pédagogique et sa théorie de la scène trouvent leur expression la plus claire dans un essai qu'il publie en 1925, après le transfert du Bauhaus de Weimar à Dessau : voir Claire Rousier, *Oskar Schlemmer. L'homme et la figure d'art*, Paris, Centre national de la danse, 2002.

La balade parisienne de Sheila Hicks

Invitée par le Festival d'Automne, l'artiste dévoile la dernière étape de ses Apprentissages, par une installation au Théâtre des Amandiers. Retour sur un projet itinérant qui a animé et coloré les rues de la capitale pendant toute une saison.

PAR OSCAR DUBOÏ

Mi-septembre, dans les cours du Musée Carnavalet l'été laisse encore quelques derniers rayons de soleil pour faire briller les couleurs de Sheila Hicks. Le contraste entre la pierre fatiguée des murs et ces chutes kilométriques de laines éclatantes est frappant. Inutile d'aller chercher midi à quatorze heures : la couleur, la fibre naturelle, le geste humain... Inévitablement quelque chose de joyeux se dégage. Installée à Paris depuis 1964, l'artiste native du Nebraska connaît la maison aussi bien que la recette. Cette ville l'inspire et l'idée d'en relier les différentes facettes la fascine visiblement car le concept de transmission reste toujours en filigrane dans le travail de Sheila Hicks, tel un fil conducteur. Forcément quand on parle de pelote le jeu de mots est tentant et tout sauf anodin. Ces fils interminables qui plongent en cascade d'un balcon du musée semblent presque annoncer un chemin à suivre, inondant au passage les espaces creux dessinés par les motifs impeccables des buissons du jardin à la française. L'effet multicolore et monumental est évidemment au rendez-vous, confirmant à nouveau un sens inné de la scénographie, mais ce serait se méprendre que de réduire l'art de Sheila Hicks à un wow.



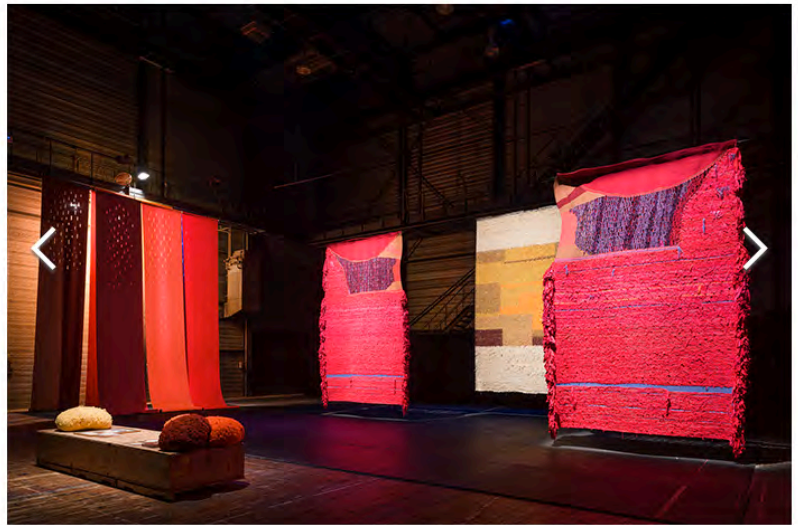
© Aurélien Mole / Sheila Hicks. Courtesy Festival d'Automne à Paris

Apprentissages à la Galerie kreO, Sheila Hicks (2016)

Un mois plus tard, le ciel a changé et la lumière aussi. Les fils colorés quittent petit à petit les lieux et se ramifient discrètement dans les rues de Paris. Ils se nichent quelque part dans les vitrines, parfois tellement cachés qu'une clé a été laissée pour nous rappeler que Sheila est passée par là. Chez Maison Bonnet ou à la Galerie kreio, la laine regagne de nouveaux terrains sous de nouvelles formes, tantôt en pelote ou en corde, tissée, en ballots, ou en liberté. Ces petits écrans sont comme une escale, la pause marquée par chacun de ses fils que Sheila Hicks aime remployer, défaire pour refaire autrement ailleurs. Le détail de cette genèse n'en est pas un, par ailleurs inhérent à l'acte même du tissage : après tout, ne s'agit-il pas de tisser et retisser une trame qui avancera d'elle-même au fur et à mesure des passages ?

L'échange se crée sous nos yeux et aboutit, grandiose aujourd'hui dans l'écran XXL qu'est le cube noir de l'Atelier décor du Théâtre des Amandiers à Nanterre. Ici, les monochromes vus au Musée Carnavalet reprennent vie, à côté des trois tapisseries géantes arrivées tout droit du Guatemala, où elles ont été réalisées par des hommes avant d'être brodées par des femmes. Coton, lin, soie et ramie, aujourd'hui ces fibres se mélangent et s'enchevêtrent : demain peut-être reprendront-elles chacune leur chemin, un prochain apprentissage.

Sheila Hicks. Apprentissages, jusqu'au 17 décembre 2016 au Théâtre Nanterre-Amandiers, 7, avenue Pablo-Picasso, 92000 Nanterre – et encore en vitrine de la Galerie kreio, 31, rue Dauphine, 75006 Paris ; www.festival-automne.com



© Martin Argyroglo / Sheila Hicks. Courtesy Festival d'Automne à Paris

Apprentissages à Nanterre, Sheila Hicks (2016)

top des critiques

Jean-Marie Durand

Carte blanche à Tino Sehgal

Palais de Tokyo

Soulevements par Georges Didi-Huberman, Jeu de Paume

Un musée imaginé. Et si l'art disparaissait ?

Centre Pompidou-Metz

Dans la pluralité des mondes

Printemps de septembre, Toulouse

Rebel Rebel – Art + Rock MAC's, Grand-Hornu (Belgique)

Merci Raymond

Bertrand Lavier, Monnaie de Paris

L'ineffacé Jean-Christophe Bailly,

Imec, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe

Vivre !! collection d'Agnès b.,

Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration

The Color Line – Les artistes africains-américains

et la ségrégation musée du quai Branly – Jacques Chirac

Apprentissages Sheila Hicks,

galerie Frank Elbaz, musée Carnavalet – Histoire de Paris, Nanterre-Amandiers

Ingrid Luquet-Gad

Mika Rottenberg Palais de Tokyo

Se souvenir de la lumière

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Jeu de Paume

Flatland. Abstractions

narratives #1 MRAC, Sérignan

Jean-Luc Moulène Centre

Pompidou (et *Ce fut une belle journée*, galerie Chantal Crousel)

Reputation Amalia Ulman,

New Galerie

Le Musée des futurs Wesley

Meuris, Confort Moderne, Poitiers

Le Nouveau Monde Industriel

(cur. Nicolas Bourriaud), Gallena Continua, Boissy-le-Châtel

Mach dich hübsch! (sa Genzken,

Martin Gropius Bau, Berlin)

IMediengruppe Bitnik

Welcome to Ecuador, Zoo Galerie,

Nantes (et *Jusqu'ici tout va bien*,

Centre culturel suisse, Paris)

colloque "Theory Now :

réengager la pensée"

La Colonia, Paris